

*Humanum genus* fera crever la franc-maçonnerie. Ce document est non seulement à lire, mais à étudier. Malheureusement ! combien se contenteront de regarder le titre ou d'y jeter un coup d'œil superficiel. Combien même n'auront pas le courage d'en écouter attentivement la lecture et les commentaires ! On prétendra n'être pas capable de bien comprendre ; ou bien que cet enseignement ne s'adresse qu'à une certaine classe d'hommes, et n'a d'actualité et d'application que dans certains pays. Les prétextes, on le sait, sont ce qui manque le moins, quand on veut s'affranchir d'un devoir ou se former une fausse conscience. Tout de même, cette encyclique sera lue par un bon nombre, et aura d'heureuses conséquences avec le temps. En attendant, elle démontre une fois de plus que l'Eglise n'est indifférente à rien de ce qui regarde le bonheur spirituel et temporel de ses enfants.

Avant de terminer cette chronique, on trouvera naturel que nous disions un mot de l'illustre homme d'Etat que le Canada vient de perdre, Sir J. A. Macdonald. Député quarante-sept ans, ministre trente-trois ans, et premier-ministre vingt ans, il a fourni une carrière dont les annales parlementaires des nations contemporaines n'offrent guère d'exemple. Depuis près d'un demi-siècle il a rempli notre pays du bruit de son nom, et presque rien ne s'est fait dans l'ordre politique sans sa participation. Si nous comptons aujourd'hui comme peuple, et si nous sommes en voie de devenir une grande nation, on ne peut nier qu'il a été dans ce travail de formation le facteur principal. Il a sans doute commis bien des fautes, mais, somme toute, les services rendus à son pays sort assez considérables pour faire pardonner ses erreurs de jugement. Comme on l'a dit bien des fois, le Canada est peut-être un des pays les plus difficiles à gouverner, et c'est pour cela qu'il ne faut pas juger trop sévèrement nos chefs politiques, quel que soit le parti auquel ils appartiennent. Au reste, si, comme Canadiens-français et comme catholiques, nous avons eu à nous plaindre quelquefois, accusons-nous nous-mêmes. Nos divisions, et non un homme en particulier ou une groupe, ont été la cause première et principale de tout le mal. Sans croire que Sir John A. Macdonald nous aimait d'un amour tendre, nous ne sommes pas non plus prêt à admettre qu'il nous détestait. Au contraire, c'est notre intime conviction qu'il ne nous était hostile, ni au point de vue national ni au point de vue religieux. Si nous l'eussions voulu, jamais l'élément fanatique n'aurait réussi à lui arracher la moindre concession. Fanatique et préjugé contre nous, il ne l'était certainement pas plus que n'importe quel homme politique qui ne par-